

La piste de Salonique

Sèrgios Gâkas

La piste de Salonique

*Traduit du grec
par Michel Volkovitch*

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Liana Levi

Titre original: Κάσχο

© Sèrgios Gàkas – Éditions Kastaniotis SA, Athènes, 2001

© 2006, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Dimanche 1^{er} janvier

Tu vois ? Ces quelques fils blancs dans tes cheveux, c'est bien, ne plisse pas les yeux, je veux te regarder, dehors il pleut, comme toujours, ici comme dans les livres, coups de fouet, ta cervelle trempée par les pluies, ici comme là-bas, mémoire serpent boueux, tes plus belles années, tu pars en morceaux, tu tombes, te relèves, retombes, terre, planches, sciure, la chaude haleine des animaux, leurs yeux rouges, tu as peur, clown, ne respire pas si vite, tu embrumes tout, humidité, mer sale, la brise approche, la tête s'engourdit, le corps sursaute, bientôt tu ne seras plus là, ne pleure pas, ça va passer, bientôt tu iras bien, tu ne te souviendras de rien, cesse de pleurer, le passé ne changera pas, tu ne peux rien y faire, n'oublie pas, tu ne dois pas oublier, jamais, siempre la muerte, n'oublie pas, que se destruyen los culpables, une seule issue, la main qui ne tremble pas, le silencieux, le pistolet tchèque...

Lundi 9 janvier

Il me fallut trois heures pour écluser l'armagnac que le Vieux gardait dans les toilettes pour je ne sais quelle grande occasion. Si l'on y ajoute les verres de cognac bus à ses funérailles, je lui avais rendu un hommage plus que suffisant. Il devait être satisfait. Cela se voyait d'ailleurs à son sourire sur la petite photo encadrée – seul élément décora-

tif sur son antique bureau de bois. Le Vieux avait dû sourire dès le jour de sa naissance. Mais je ne saurai jamais, hélas, s'il souriait à l'instant où la valve en plastique de son cœur cessa de fonctionner sur un parking désert de l'autoroute.

Dans l'agence immobilière voisine une radio rivalisait avec une énervante machine à écrire. « Ce soir je vais partir. / Je ne te ferai plus souffrir... » Ne voulant pas pleurer, je fixai toute mon attention sur une mouche du troisième âge qui depuis un bon moment s'efforçait de me dire je ne sais quoi. Une mouche seule en plein hiver. Je ne ressentais pour elle aucune pitié.

Je me mis une cigarette au bec, mais avant que je l'allume la toux monta dans ma gorge et m'étouffa. Les larmes aux yeux, je parvins à gagner la fenêtre et à l'ouvrir. Il pleuviotait. La pub Amstel géante sur la terrasse d'à côté était encore éteinte et le reste du paysage n'avait rien d'excitant. Je regagnai la base. La mouche récupérait ses forces sur l'agenda en se demandant si c'était le moment de sauter par la fenêtre dans l'avenue Stadiou. Je lui avouai mon désir d'acheter un chapeau pour cacher le petit espace nu en formation sur le haut de mon crâne. Elle me snoba totalement. Je me pelotonnai dans mon manteau au fond du fauteuil.

Désormais j'étais seul. L'avocat Loukas Marsèlos, le brave petit vieux qui m'avait pris comme associé pour avoir été comme les deux doigts de la main avec mon père, ne supportant pas de me voir traîner en dilapidant les débris de la fortune familiale, avait tiré sa révérence une fois pour toutes, sans laisser la moindre affaire en suspens. Comme s'il l'avait prévu.

À l'enterrement le notaire Lilis m'avait dit que les seules possessions du Vieux étaient le petit deux-pièces où

il vivait, la Hillman où il avait rendu l'âme et trois millions de drachmes à la banque. L'appart et la Hillman étaient pour moi et les trois millions pour Médecins du monde. « Heureusement qu'il ne les a pas légués au Parti », lançai-je, et aussitôt je le regrettai : le notaire aux cheveux blancs avait la larme à l'œil. Lîlis, le Vieux et mon père, dans les années 50, s'étaient offert la tournée des îles. Les bagnes de Makrônissos, Aï-Strâtis et Yoûra, charmantes villégiatures, avaient accueilli ces hommes de gauche. Ils s'en étaient bien sortis, si l'on excepte certains détails, tels que la santé, la vie familiale ou les finances – rien d'important, et d'ailleurs ces choses-là ne les avaient jamais tellement préoccupés. Le Vieux avait épousé une sainte qui l'avait aimé et chouchouté jusqu'à ce que sa méchante maladie l'emporte. Lîlis avait dédaigné les joies de la vie conjugale, et quant à mon père, après l'échec de son mariage, il s'était réfugié dans les profondeurs d'une papeterie, à la comptabilité. Lorsque cinq ans auparavant il s'était pendu à un arbre dans un parc d'Athènes, Loukas et Lîlis s'étaient battus à qui me prendrait sous son aile. Alors âgé de trente-quatre ans, j'étais doté d'une licence en droit qui n'avait jamais servi et d'un cerveau à moitié dissous dans l'alcool. Loukas l'avait emporté, faisant de moi son associé dans son bureau d'avocats. Les deux premières années je réduisis un peu la consommation et tâchai de me rendre utile. Les affaires dont nous nous occupions étaient simples, faciles et plus que tout sans intérêt. La troisième année, Loukas se mit à courir les médecins. Il claqua toutes ses économies en pontages et espaça ses visites au bureau. Pour égayer la routine, j'ajoutai un peu de whisky au café du matin. Un an avant sa mort, malgré mes protestations, le Vieux replongea dans le boulot. Un

jour il but mon café par erreur et faillit tomber raide. Il disparut pendant une semaine. Je le cherchai partout, en vain. Il reparut soudain, un dimanche après-midi chez moi, posa une bouteille d'ouzo sur la table de la cuisine, lava deux verres et les remplit. Il s'assit, me demanda une cigarette, l'alluma – je ne l'avais jamais vu fumer après ses opérations –, trinqua et but une gorgée. «Un petit verre de temps en temps, ça fait circuler le sang», dit-il en me faisant un clin d'œil. Il consulta sa montre et m'ordonna de m'habiller. Il conduisait son Hillman verte comme un possédé en chantant d'une voix enrouée des chants de partisans. «Le parti nous éclaire / Marchons sous sa bannière.» On arriva au stade de Nèa Smÿrni où le Paniònios jouait contre Aris Salonica – c'était la saison où l'équipe de mon père, du Vieux et de Lìlis avait été reléguée en deuxième division. Après le match il m'offrit un verre au 16. Il ne but que de l'eau. Il ne parlait que du Paniònios et de son glorieux passé, de Saravàkos, Hàïtas, Lìmas, Jacques Latouché la panthère haïtienne, des gentillesse que mon père et lui lançaient aux arbitres vendus, et me décrivit dans tous les détails la finale historique de la Coupe en 79. Pendant les rares pauses de son monologue, il me prenait tendrement la main, attendant une promesse. Je rentrai chez moi poursuivi par son douloureux sourire.

Le lendemain matin je décidai d'arrêter l'alcool. J'allai chez un psy et en six mois redescendis à trois verres par jour. Je me remis à lire, à sortir au cinéma, à faire la cuisine, à me laver tous les jours, à regarder les femmes. J'avais repris les kilos nécessaires pour soutenir mon mètre quatre-vingts, dormais sans lumière et me sentais prêt à remplacer ma télé noir et blanc par une couleur. Tout cela jusqu'au jour – le vendredi d'avant – où le Vieux

m'annonça qu'il allait à Thessalonique voir un vieux copain. Je tentai de le persuader de prendre le train, mais rien à faire. Il se séparait rarement de son épave.

Le samedi après-midi je fus prévenu par l'hôpital de Lamia. Le notaire se chargea des formalités, et moi j'entamai une longue discussion avec William Teacher, Alexander Gordon et d'autres bons vieux potes, qui ne te laissent pas en carafe comme l'avait fait le Vieux.

J'avais dû dormir un bon moment. Quand j'ouvris les yeux, une obscurité glacée s'insinuait par la fenêtre. Je me levai péniblement en m'appuyant sur les bras du fauteuil. Dans le bureau voisin le chanteur Dalàras était près de faire sauter le poste avec ses cris inarticulés en espagnol et la mouche s'était évadée, pour lui échapper sans doute. La pendule marquait huit heures dix quand on frappa à la porte. Elle s'ouvrit aussitôt. Sans me laisser le temps de dire «entrez». Je regrettai de ne pas avoir fermé à clef, trop tard. Une femme était là devant moi. Grande, mince, belle. Je ne sais pourquoi, je pensai que ce pouvait être une pute aussi bien qu'une bonne sœur. Elle portait un long manteau noir, les cheveux tirés en arrière. Pris d'un vertige, je cherchai un point où accrocher mon regard. Je trouvai un canard en argent épinglé à son revers. Elle inspecta le bureau d'un coup d'œil et ne trouvant rien d'intéressant elle me montra ses yeux. Verts. Deux flammes sombres, faites pour éclairer le cœur de l'enfer.

– Le bureau de maître Marsèlos est bien ici ?

Elle parlait à voix basse, comme si quelqu'un dormait dans la pièce à côté. Je ne répondis pas. Après deux jours de tentatives héroïques pour m'habituer à l'imparfait, le présent de sa phrase remuait trop de choses en moi.

– Je voudrais voir maître Marsèlos, reprit-elle un peu plus fort.

– Excusez-moi un instant, dis-je, et je courus me réfugier dans les toilettes.

Je fermai la porte derrière moi et me regardai dans le miroir. Si l'homme que je vis m'avait demandé du feu dans la rue, j'aurais pris la fuite. Je me passai le visage à l'eau froide, me peignai, comptai jusqu'à cent et sortis. Debout devant la fenêtre, les mains dans les poches de son manteau, elle respirait l'air pollué de l'avenue. Elle se retourna et m'adressa un sourire de commande.

– J'ai rendez-vous avec maître Marsèlos. À huit heures.

– Asseyez-vous, je vais vous dire.

Elle s'assit en face de moi et attendit.

– Maître Loukas Marsèlos est mort il y a trois jours. D'un infarctus. Son troisième. On l'a enterré aujourd'hui.

Sans un mot, elle prit un paquet de cigarettes dans la poche de son manteau et en alluma une. Ses mains tremblaient.

– Je suis... j'étais son associé. Simeòn Piertzovànìs.

– Oui, j'ai vu votre nom dans l'entrée, balbutia-t-elle. Je ne savais pas qu'il avait un associé.

Quelques secondes passèrent. Ses ongles teints en rouge. Je regardai discrètement les miens. Ils étaient noirs.

– Je ne sais pas quoi dire. Il s'était chargé d'une affaire me concernant et je suis venue de Thessalonique pour lui parler.

– Vous allez devoir chercher un autre avocat. Notre bureau va fermer.

Je me sentais soudain étouffer en sa présence. Je me levai pour lui faire comprendre qu'elle devait débarrasser le plancher. Quelque chose la préoccupait, elle semblait hésiter à

m'en parler; moi, en tout cas, j'étais sûr de ne pas vouloir l'entendre. Elle caressait le canard d'argent tout en se mordant les lèvres.

– Je sais que ce n'est pas le moment, mais si vous retrouviez le dossier de mon affaire, je vous en serais reconnaissante. Je m'appelle Dàfni Kyprianidi.

Je me demandai si elle était impolie ou simplement idiote. Heureusement je me rappelai les paroles du Vieux: les seuls êtres qui méritent le respect sont les pauvres, les fous et les femmes, ce qui m'aida à me contenir et à lui parler le plus gentiment que je pus.

– Madame, pour l'instant je suis sur les genoux. Je pense que ça se voit. Je n'ai pas dormi, j'ai trop bu, je n'ai pas le moral. Je n'ai qu'une envie, être seul.

– Mais...

– S'il y a un dossier, je le déposerai ce soir au bar qui se trouve au rez-de-chaussée. Vous le trouverez facilement. Il y a un 16 clignotant sur la porte.

Elle baissa les yeux.

– Excusez-moi, vous avez raison... je vous comprends.

Elle lâcha le canard, se leva et me tendit la main. Elle était glacée. Avant de sortir elle se retourna.

– Condoléances, murmura-t-elle avant de fermer la porte derrière elle.

Je fermai les yeux. Encore ce putain de vertige.

Le lendemain matin j'irais au marché m'acheter un petit canard. Un nouveau-né. On m'avait dit qu'il se passait un mois avant qu'ils grandissent et deviennent moches. Je le garderais pendant un mois, puis je l'offrirais. Ou je le mangerais et les remords me pousseraient au suicide.